

Elsa Nagel

Le vent de Tanger
rend fou

Andersen

Paris

Isabelle arpente la plage de Tanger qui s'étend devant les grands hôtels désertés de ce mois d'octobre. Elle marche sans but. Touristes espagnols, allemands ou anglais sont de passage pour une nuit dans cette ville étrange au confluent des mers. La ville de tous les dangers où le vent d'est qui souffle rend fou.

Pour Isabelle, ce vieux mythe est un mensonge. Tanger la débaucheuse, la plaque tournante de tous les trafics : traite des blanches, drogue, contrebande... Elle ne voit qu'une ville portuaire triste sous un ciel gris d'automne. Des hommes au chômage, assis dans les cafés, attendent des heures entières l'occasion rêvée pour s'en aller ailleurs, peut-être sur l'un de ces bateaux qui passent au loin dans le détroit.

Seuls les marins trouvent un semblant de bonheur dans les bazars près du port où ils achètent des souvenirs pour leur femme en mal d'amour et de tendresse, et dans les boîtes de nuit où leur uniforme attire les filles de joie,

tristes et amères, qui s'abîment dans des rires sonnante faux, dans des déhanchements provocants, dans l'espoir de boire et d'oublier, dans l'espoir d'une nuit qui paye leur survie et le rêve qu'un jour, celui-là ou bien un autre reviendra pour les emmener avec lui.

Isabelle rencontre Selim à la terrasse d'un café. Elle écrit l'une de ces nombreuses lettres qu'elle n'enverra jamais à l'homme qu'elle a quitté quelques semaines plus tôt. Et puis une bourrasque de vent renverse sa tasse pleine de café qui coule sur ses jambes et les feuilles de papier s'envolent. Selim essaye d'en récupérer. Il court et traverse l'avenue pour aller jusqu'à la plage. Peine perdue, les pages sont emportées et roulent dans les vagues qui se brisent sur le rivage.

Selim a dix-huit ans. Il prolonge les vacances chez ses grands-parents. Il attend de trouver une combine pour passer le détroit. Émigrer n'est pas un but en soi. Issu d'une famille aisée de Fès, il rêve surtout de briser son train-train. Avec ses bonnes manières, son français désuet tel qu'on l'enseigne dans les écoles des pays

francophones, il a tout d'un dandy. D'un matin à l'autre, puis l'après-midi, ils se plaisent à être ensemble.

Un soir, dans une boîte de nuit, ils dansent un slow et Isabelle a une envie folle de l'embrasser. Elle se retient. Elle ne veut pas le choquer ni qu'il se méprenne sur ses intentions. Il lui avait dit son mépris pour ces étrangères et ces étrangers qui viennent pour coucher avec des Marocains.

— Ils cherchent de la bite africaine ! Il paraît qu'on en a une plus grosse. C'est vrai ? Isabelle n'en sait rien. Dans le club où elle vient de passer deux semaines de vacances, elle avait remarqué des femmes d'une cinquantaine d'années en compagnie de jeunes Marocains. Elle les avait vus s'éloigner sur la plage et disparaître derrière les dunes de sable. Des hommes lui avaient tourné autour, des célibataires comme elle venus passer quelques jours au Maroc, et des Marocains qui flânaient dans le bar du club. Mais elle n'avait eu aucune envie de flirter. Elle s'était dorée au soleil et laissée glisser dans le bonheur des caresses de la brise sur son corps qui la faisaient frissonner. Dans

le car qui les avait conduits dans le sud pour assister à une nuit de transe, elle avait joué l'asociale, répondant à peine aux questions de son voisin. Au retour, elle était assise seule à l'arrière. Le guide était venu près d'elle. Elle avait craint qu'il la drague mais il avait trouvé en elle la seule passagère capable d'entendre sa confidence : la danseuse en transe avait succombé à la piqûre d'un scorpion. Quand tous la croyaient endormie, elle était morte au petit matin, avec un visage qui eut été identique.

À suivre...

L'auteur

À Casablanca où elle a passé sa jeunesse et à Strasbourg où elle vit désormais, Elsa Nagel s'est toujours sentie une double appartenance culturelle dont elle est heureuse. Elle garde encore des liens profonds avec le Maroc où elle retourne régulièrement. Ainsi a-t-elle exploré le patrimoine de l'Alsace dans Petite France et Grand'Rue. Mémoires d'un quartier de Strasbourg (Alan Sutton) et celui de Marrakech dans C'était hier à Marrakech (La Croisée des Chemins/Non-Lieu). Elle est aussi l'auteur d'un ouvrage sur Orson Welles, L'Art du mensonge et de la vérité (L'Harmattan), le cinéma étant sa première passion, avec une prédilection pour le genre fantastique.

Docteur ès lettres et cinéma, elle est critique de films et de livres. Biographe pour particuliers, elle s'intéresse aux histoires personnelles et familiales, considérant que nous sommes habités par la mémoire de ceux qui nous précèdent et que

mieux connaître son passé permet de se projeter dans l'avenir.

Le vent de Tanger rend fou est sa première fiction littéraire, une rêverie autour de cette ville qui a fasciné tant d'artistes et qui est la dernière frontière entre l'Afrique et l'Europe, une ville de l'entre-deux où naturellement l'irrationnel surgit.